

serait pas éloignée d'être le chef-d'œuvre dont nous avons parlé, dont elle a déjà, à tant d'endroits, le ton. Peut-être Maurice Zermatten la reprendra-t-il un jour pour lui donner, à bien peu de frais, sa forme, son sens et sa valeur suprêmes.

En attendant, quelle carrière, quel destin s'ouvrent devant lui ! Son audace même, son ambition dans le choix d'un sujet, classent un homme. Elles nous montrent ici que, si Zermatten les a placées peut-être un peu trop haut (quel signe heureux ! et quelle garantie de force !), nous n'avons en tout cas, nous, pas placé trop haut notre confiance. A n'en pas douter, cette audace et cette ambition auront été fécondes. Le voici en possession d'un magnifique instrument. De grandes œuvres nous sont promises. On ne peut que regretter, d'un certain sens, pour lui, romancier valaisan, que certains thèmes essentiels de son Valais ne lui appartiennent plus, qu'ils aient été traités de telle sorte qu'il ne soit plus guère possible de les renouveler. Nous avons cité plus haut quelques-uns des grands sujets de Ramuz. Nous avons parlé d'autre part de celui du « guide », que s'est magistralement approprié à son tour Peyré¹. C'est peut-être davantage du côté du passé que Zermatten pourra diriger son effort, et découvrir une voie qu'il sera seul à pouvoir illustrer et graver : La résurrection d'un Valais révolu (mais qui demeure le Valais éternel), du Valais qui fut celui du four banal, de la vie frugale, de la marque domestique, de la quenouille, du glaive de justice et de la lourde épée, de nos arrière-grands-pères et des récits de nos grand'mères, — une telle résurrection ne peut être entreprise et réussie que par un enfant du sol. Il y faut (talent mis à part) une tradition, des connaissances, une initiation et même une sorte de révélation, que seul il possède. Le champ qui s'ouvre à lui, dans cette direction, est peut-être d'ailleurs un des plus merveilleux et des plus riches de notre vieille Europe. Maurice Zermatten ne s'y sent-il pas attiré ? Ne veut-il s'y pencher, en grand terrien qu'il est ? Ce qui a été si bien fait ailleurs, pour le pays d'Ouche par exemple, ne pourra-t-il le faire pour son pays ? Sera-t-il — à côté de l'observateur et du romancier des temps présents qu'il pourra toujours continuer d'être, et toujours mieux — notre La Varende ? Quelle belle place à prendre ! Une place unique — et qui lui appartient, en vérité.

Jn. Gn.



Chanoine Marcel Michelet : le Village endormi

Voici quarante ans que je me distrais à suivre le mouvement intellectuel du Valais ; s'il y a de quoi rougir devant l'indigence qui caractérise jusqu'au début du XX^e siècle notre littérature d'imagination, représentée par les seuls noms de Ch.-L. de Bons, de Mario *** — à titre réadoptif — et de Louis Courthion, je me réjouis de voir s'acheminer vers sa réalisation le vœu formulé en conclusion aux notes que je publiais en 1909 à l'occasion de l'Expo-

¹ Matterhorn : *Annales valaisannes*, mars 1940.

sition cantonale : celui de voir se lever l'écrivain dont le rôle ne se bornerait plus à marquer des étapes successives mais bien l'apogée du mouvement littéraire, artistique et scientifique en notre pays.

Les progrès dont nous sommes aujourd'hui les témoins, puisque notre production littéraire des quatre derniers lustres dépasse celle des quatre derniers siècles, permettent de l'envisager à brève échéance et les futurs auteurs d'histoires littéraires de la Suisse romande auront à réviser du tout au tout les jugements de Virgile Rossel et de Philippe Godet.

Pour nous restreindre au genre « roman », nous n'avons plus rien à envier ni à emprunter à nos confédérés, puisqu'à l'heure qu'il est, ce ne sont plus des solitaires, mais c'est une véritable pléiade d'écrivains qui s'imposent à l'attention, bien au-delà même de nos frontières.

Derrière le chef de file incontesté, Maurice Zermatten, s'alignent en effet Charles Denier (Antée), André Closuit, Gaspard Darbellay, Alphonse Mex, Jean Graven et Pierre Courthion qui délaissent à l'occasion la jurisprudence ou la critique d'art pour lâcher les rênes à leur fantaisie, et le dernier en date mais non en mérite, le Chanoine Marcel Michelet, de l'Abbaye de St-Maurice, déjà connu par une biographie du Chanoine Pierre Bourban et des commentaires de haute exégèse sur les Béatitudes.

Les **Béatitudes** : heureux ceux qui pleurent, heureux les cœurs purs, les pacifiques, les simples d'esprit ; pouvait-il les illustrer d'une façon plus populaire qu'en écrivant **Le Village endormi**¹ ? Quel contraste avec **La Colère de Dieu** dont Graven nous donne en ce même fascicule des « Annales » un magistral compte-rendu ! Ici, corruption, violence, catastrophe ; là, ordre, paix, « bénédiction dans le parfum des fleurs et la tranquillité du temps » ; ici, avant-goût de ce que l'avenir nous réserve si Satan et ses suppôts persistent à conduire le bal, là, apothéose de la vie frugale et patriarcale d'un village alpestre d'avant la guerre de 1914. Toute la différence entre le drame et la bucolique, ou, pour parler valaisan, entre le torrent fougueux et dévastateur et le bisse aux eaux régularisées et fertilisantes. Et pourtant deux romans d'inspiration authentiquement valaisanne, tant l'âme du Vieux pays est diverse et complexe.

Par définition, un roman est un récit d'aventures imaginaires, et où généralement l'amour intervient. Dans celui de M. Michelet, l'adjectif « imaginaire » n'est pas de mise ; de plus, pas trace d'intrigue sentimentale ni de complications passionnelles. Après l'intense activité de la belle saison et la dispersion dans les champs, les vignes et les alpages, les paysans ont rallié leur village. L'hiver approche, l'hiver est là. « Une grande sécurité enveloppe toute chose », le village s'est endormi dans la neige et le froid.

Toutefois, le sommeil n'est qu'apparent. La vie continue, mais sous une autre forme, au ralenti, en veilleuse. C'est peut-être même en hiver, quand le village s'est repeuplé, regroupé, que, pour y être moins bruyante et agitée, la vie sociale bat son plein.

Dans ce village des Grands Plans, perché tout là-haut entre 1200 et 1300 mètres, et si facile à identifier sous son pseudonyme, nous faisons d'abord la connaissance de la famille Délèze. Le chef, Michel, à la fois paysan, régent,

¹ I volume, St-Maurice, Edition de l'Œuvre St-Augustin, 1940.

teneur du cadastre, caissier de la « Raiffeisen », bon fond sous rugueuse écorce, mène rondement sa famille et ses affaires. Sa femme, Anne-Marie, une vraie sainte, douce et patiente, active et généreuse, inculque de son mieux « les bons principes » à ses six enfants. Le cadet des garçons, surnommé le « petit lapin » à cause de sa sensibilité et de sa timidité, est le personnage central, le pivot du livre. Ce bon petit diable, comme l'aurait appelé la comtesse de Ségur, a tout au plus 7 ans. Constamment fourré jusqu'alors dans les jupes de sa maman, l'entrée à l'école primaire le met en contact avec le monde extérieur. L'horizon change et s'élargit. Avec une curiosité croissante, Paul observera ce qui se passe autour de lui, tantôt ravi, tantôt meurtri et scandalisé de ce qu'il voit, car le bien et le mal se partagent et se disputent tous les cœurs et tous les milieux humains.

Ce que M. Michelet ne dit pas, c'est que 6-7 ans, c'était avant la guerre et surtout à la montagne, l'âge où le petit garçon troquait la robe contre la culotte ; chemise d'« homme », pantalon d'« homme », chapeau d'« homme », tout ça lui donnait une première conscience de son sexe et ce qu'on est convenu d'appeler l'âge de raison prenait ainsi une double signification. C'est pourquoi, à ce tournant de son existence, petit Paul accumulera découvertes et impressions qui nous dévoileront les mystères et les secrets d'un village de montagne.

Au fait, ce prétendu roman si fouillé, si spontané et subtil, ne serait-il pas un recueil des souvenirs et expériences personnelles de l'auteur, une autobiographie ?

Avec lui, partageons le sentiment de surprise et d'appréhension de Paul entrant pour la première fois dans la salle de classe à la main de son frère Pierre. Peu à peu, il s'approprie, il s'acclimite, car la maîtresse, Madame Fragnière, et la monitrice, Hélène Gauye, sont si gentilles, Hélène surtout qui, à la loterie de la vie, n'a tiré que de mauvais numéros : son père, un dévoyé, l'ayant abandonnée, sa mère atteinte de paralysie et incapable de gagner son pain, sans compter la sourde malveillance des gens pour les « assistées de commune », rapatriées de la grande ville... Aussi bien, instruit par sa mère, Paul éprouve-t-il pour elle, en plus du respect dû à la supériorité du savoir, sympathie et pitié. Mais bientôt la peur reprend le dessus, car quelques-uns de ses camarades « sont méchants », surtout ce brutal Oscar Fumeaux, « celui qu'on dit Pétard ». Quel soulagement de se reblottir le soir sur le sein maternel ! Même après sa sortie du nid, l'oïsson a besoin encore de sollicitude et de protection.

A épeler ensemble les b, a, ba, b, é, bé, à participer en commun aux ébats dans la neige fraîche : parties de luges, batailles à coups de « balottes », Paul étend le cercle de ses relations et le champ de ses observations.

Et puis, comme les autres saisons, l'hiver présente son cycle de travaux : le porc à tuer (la « boucherie »), le tour de laiterie (la « fruitée »), le bétail à « gouverner », le blé à battre, les champs à fumer, le bois à chercher à la forêt et à couper ; à ces menus occupations, Paul s'intéresse et contribue dans la mesure de ses forces.

Mais les journées sont courtes et les soirées longues. Qu'à cela ne tienne ! A part les devoirs à écrire et les leçons à apprendre, il faut, chez les Délèze, aider le père à établir ses comptes annuels, il faut aussi expier les

dérogrations à la discipline : « addition ou ceinture ». Et surtout il y a les extras : les répétitions de chant chez les Brière où domine la voix angélique de Dominique, à qui sa pâleur maladive a valu le sobriquet de « Pain blanc », et la première messe de minuit, sujet d'extase pour Paul, et encore cette veillée chez Alexandre où des innocents sont initiés malgré eux à l'envers des gens et des choses, et heureusement compensée par la veillée chez les Fougère, aux sons de l'accordéon du petit infirme Léon, et encore les répétitions et la représentation de « Gilles de Retz », où le petit Paul est lui-même auteur et victime d'un drame cocasse.

L'envie me brûle de présenter d'autres personnages : les trois Ber, avec leurs tics de vieux célibataires, les Loye, autodidactes botanistes qui ont réussi à épater le président d'une société savante, et Oscar le manchot, dit le « Mauvais riche », que l'on ne plaint plus d'avoir passé à « l'écouvillon » après ce que l'on a appris de son passé par le mendiant Jacquier, et aussi l'original Thor, anagramme d'un noble échoué à Isérables et à Nendaz après avoir passé par la Sorbonne, par la Chartreuse et par toutes sortes d'avatars, cet impayable Jean de Pouravia qui ne prenait pas au tragique le sort auquel il était réduit par sa faute et s'en consolait en faisant de la chasse et de la médecine, des farces et des poésies.

J'aimerais également compléter la série des événements qui jalonnent la période de la Toussaint à Pâques. Mais j'aurais du scrupule à gâter votre plaisir d'en savourer vous-mêmes l'alerte relation. M. Michelet s'arrête de préférence aux honnêtes délassements familiaux et aux fêtes religieuses, — la mode des bals, des kermesses, du cinéma, des courses en autocar, du ski, des matches de football, ne s'était pas encore implantée alors dans les villages de montagne, — et aussi sur les morts : celle du petit Dominique, écrasant sous un immense mais digne désespoir la régente Fournier, déjà si éprouvée par un veuvage prématuré, et celle de Madame Gauye, l'infortunée paralytique qui aurait laissé la vaillante Hélène seule au monde avec sa misère, si les Délèze ne l'avaient accueillie : « Autant de noir sur la blancheur des neiges ». Il aurait été facile à l'auteur de corser son roman par quelques épisodes sensationnels qui se produisent dans l'existence des agglomérations comme dans celle des individus : par exemple, élections avec leurs accessoires de beuverie et de batteries, avalanches ou inondations, incendies ou épidémies, etc. Il a préféré rester dans la mesure et nous l'en félicitons, car tel qu'il est son livre, dont chaque page vibre de l'amour du pays et du paysan, a la fraîcheur tonique et ozonisée des sommets. Sa sincérité, sa sobriété, sa candeur lui confèrent je ne sais quelle grandeur, quelle noblesse, quelle gravité qui en des temps moins troublés lui vaudraient le succès des « Marie Chapdelaine » et des « Campagne » auxquels il s'apparente et qu'il dépasse par l'originalité et la magie du style.

Aussi est-ce avec impatience que nous en attendons la suite et surtout la revanche d'Hélène sur la destinée si cruelle et injuste pour elle jusqu'à son entrée au foyer des Délèze : le village endormi se réveillera, le beau temps reviendra.